



La peinture de Velickovic semble renouer avec la plus ancienne tradition artistique lorsqu'elle se donne à déchiffrer comme une allégorie de la destinée. Elle est toute couverte des signes du destin. Et ce sont eux, sans doute, qui seront toujours les premiers perçus dans cette peinture. Ils renvoient tout homme à ce qui est donné pour l'universel de la condition humaine : à la naissance et à la mort ; à la sexualité, à l'animalité mais aussi à la connaissance. Et ils y renvoient sur un mode dramatique, qui implique affectivement chaque spectateur. Chaque image y est marquée par la violence d'une action et par l'incertitude de la pensée devant l'événement.

Depuis l'expulsion de l'enfant hors du ventre de sa mère — et ce peut être un monstre, une bête ou quelque objet substitutif — jusqu'au cadavre d'un animal sur une table de dissection, le parcours de ces ima-



ges est jalonné tout ensemble de spasmes et de repères chiffrés : ici la fascination d'un savoir formel, là l'expression d'un désir de violence, d'une cruauté ou d'une peur, peut-être d'une jouissance. Et partout cette interrogation manifeste, tant au plan des symboles que de la structure spatiale des images, sur la vie et la mort. Car le désir et la connaissance, ici, portent sur ce qui anime le corps dans l'espace et le projette à ses confins. Ils portent sur le corps dans ses espaces extrêmes : espace du bondissement, espace de l'écrasement, espace de l'immobilisation mortelle et mesurée. Anthropométrie et anatomie sont des agencements symboliques ou des mises en scène obsessionnelles dans la peinture de Velickovic.

Cette sorte de scènes corporelles viennent se jouer sur une toile peinte. C'est que le tableau et les figures elles-mêmes qu'il porte, sont toujours pour le peintre (pour le spectateur) les substituts de son propre corps. Ce qui peut survenir de plaisir ou de souffrance dans le corps, lorsqu'il se meut à l'intérieur du champ artistique, survient de prendre corps par la médiation du tableau, en relation avec tous autres corps. C'est bien un corps de peinture qui est ici présent. Réellement, c'est un destin de peinture qui se trouve circonscrit entre les deux pôles métaphoriques de la naissance d'un enfant et de la mort d'un rat. Bêtes et hommes ne sont pas d'abord là, ils ne sont jamais là que par simulation. C'est-à-dire qu'ils sont d'ailleurs, dans un autre lieu que la peinture. Il n'y a d'abord dans l'art que des images, leur devenir, leur matérialité propre, leur manière d'apparaître au regard. Dans une peinture, il n'y a de naissance réelle que le tableau naissant à la vue, fantasmée ici comme naissance d'un enfant. Et si quelque chose meurt réellement dans le tableau, ce ne

peut être que le regard défaillant aux prises avec la peinture, défaillance ici figurée sous les apparences fantastiques de l'écrasement, de l'étranglement, du dépeçage.

Mais tel est le destin des images que sans fin, dans cet espace symbolique et utopique du pictural, des destins d'hommes viendront se prendre. Ils s'y prendront le temps que leurs yeux le traversent, y séjournent, y fassent retour. Ils y joueront leur propre devenir dans l'imaginaire. Ainsi se nouent les destins d'images et les destins de regards. La peinture oriente, dévie, réfracte les regards qui se posent sur elle. Elle les anime.

Le premier pris au jeu aura été le peintre : lui dont le regard suit l'image tout au long de sa genèse imprévue. Après lui ou avec lui, l'image mènera chacun de ceux qu'elle entraîne, là où ils ne savaient pas vouloir aller. Car si un homme, peintre ou poète, peut jouer son destin avec des couleurs ou avec des mots, c'est que couleurs et mots forment des univers de sens pleins de rencontres et de hasards que le calcul du sens ne peut prévoir. L'image n'existe pas avant d'être faite. Les formes et les couleurs les plus préméditées, lorsqu'elles s'accomplissent sur la toile, sont toujours autant de surprises.

Celui qui peint ou écrit, désire que ces rencontres avec la vie et la mort du sens aient lieu dans le lieu qu'il occupe lui-même avec son propre corps, avec ses yeux, ses mains et ses oreilles ; il désire que son corps sensible devienne un lieu incertain, ouvert aux passages. En s'offrant ainsi aux hasards, il renonce à toute autre existence, en ce moment-là, qu'à celle, toujours inattendue, du tableau ou du texte. Il s'annule en tant que personne dans l'image ou dans le poème, pour se donner chance de prendre la mesure de ce qui peut



